

Lettre n°3 - Rubrique Terrain

L'éveil du sensible – Les sentiments de nature au cœur des forêts sauvages

Photographe, écrivain-poète, conférencier et réalisateur, Bernard BOISSON explore les lieux de nature qui ne portent plus aucune trace humaine. C'est dans les forêts sauvages qu'il a appris à reconstituer sa sensibilité comme le musicien réaccorde son instrument. Il est auteur d'un livre de photos "La Forêt Primordiale", et de l'essai "Nature primordiale, des forêts sauvages au secours de l'homme", tous deux aux éd. Apogée.

De l'émotion et du sensoriel aux sentiments de nature

L'éveil du sensible est l'éveil aux "sentiments de nature". François Terrasson a ouvert une brèche avec son livre "La peur de la nature", en mettant l'accent sur les émotions que la nature suscite en nous, et principalement la peur. Mais notre émotionnel est souvent une réaction de l'égo par rapport à nos attachements identitaires et à tous les conditionnements de sensibilité qui résulte de notre histoire... qui de la sorte rend incapable de voir l'autre dans sa réalité propre, ni le monde dans son essence propre. Par ailleurs, il y a "l'éveil du sensoriel" de plus en plus *tendance*, qui permet de resolliciter nos sens : odorat, ouïe, etc. Mais si cet éveil est déjà une porte sur la nature, ce ne me paraît pas encore le registre le plus profond à vivre.

Pour moi, les sentiments de nature me semblent plus souterrains : en effet, dans une forêt sauvage, nous pouvons vivre un enveloppement plus prégnant qui nous ravive en maints sentiments inconnus. Par ces sentiments, nous quittons l'homme conditionné par sa culture, ses croyances, pour réveiller en nous une dimension humaine plus intimement vivante.

Le sentiment d'intemporalité: la forêt où se côtoient la jeune pousse comme l'arbre centenaire ainsi que l'arbre mort n'est plus identifiable à l'âge d'une plantation. Elle se déploie sur une échelle des temps plus grande que la nôtre. Quand nous nous immergeons dans cet "intemporel", Cela dissout les repères temporels stressants dont nous sommes devenus si dépendants et souligne la fugacité de notre propre existence. Et nous prenons conscience à quel point dans notre société, à chaque fois que nous dépendons du temps, nous dépendons d'un intérêt en jeu.

La sensation de cycles qui vient nous rappeler notre propre finitude : les arbres morts, la pourriture des végétaux mélangés à l'exubérance témoignent d'un mouvement, où vie et mort sont intimement conjoints dans la quintessence globale du vivant. Un paysage habité par les cycles cesse d'être un décor inerte. Une perception aussi chargée nous incline à moins subordonner le vivant de la nature devant la vie agitée, quasi-théâtrale de notre société.

Pour une gratuité authentique : la nature existe en dehors de tous les intéressements humains. Elle les précède et leur survivra probablement. La nature nous réintègre dans ce sentiment de gratuité, désormais fondé sur le droit premier de tout être vivant, de tout écosystème, à exister dans sa propre vulnérabilité devant l'action humaine. Mais curieusement, pour conserver nos forêts naturelles, les régions versent des indemnités aux communes pour compenser le manque à gagner sur l'absence d'exploitation forestière. Ainsi, la gratuité devient artificielle et coûte le prix qu'il faut payer pour la sauver. Dès lors, on peut se demander quelle est la valeur d'un monde où nous avons supprimé à toute nature, à toute vie, sa gratuité initiale d'exister ? Et dans un tel monde, quel prix faudra-t-il payer pour nous sauver ?

On peut par ailleurs expérimenter **les sentiments d'ailleurs, d'oubli, de mystère, de grand silence, de vacuité, de perte d'horizon, d'anonymat, etc.** L'expérience de ces sentiments permet un autre fonctionnement de l'esprit qui nous renvoie à la question du devenir humain par rapport au devenir de la nature. Le grand public n'est pas encore touché par ce transperçement.

Souvent on associe le "sentiment de nature" à des croyances, à une tradition culturelle ou religieuse, à une représentation philosophique de la nature, alors que cela doit avant tout être une expérience personnelle. Ainsi, je propose de quitter les référents culturels pour aller vers les perceptions directes de nature, sans a priori, afin de ne pas remplacer ces perceptions par l'idée qu'on peut s'en faire.

Sentiments primordiaux

Certains lieux, favorables à la contemplation, sont propices chez l'humain à l'éveil de ces sentiments primordiaux qui le préservent dans son équilibre mental. En 1990, un ami m'a fait découvrir une vieille châtaigneraie corse qui s'était ré-ensauvagée, bien qu'encore fréquentée par l'élevage. J'y ai trouvé des arbres multi-centenaires, creux, frappés par la foudre, aux formes noueuses, où l'on pouvait deviner un bestiaire fantastique. J'y retrouvais la forêt des comptes et légendes. J'y ai dormi à la belle étoile. D'autres expériences de ce genre m'ont poussé à photographier des lieux sauvages, parfois quasiment primaires. A l'issue de cela, j'en suis venu à encourager la conservation de ces milieux pour sauvegarder et développer la sensibilité humaine et surtout pour la sortir des conditionnements psychologiques induits par nos sociétés.

"Une humanité sans sentiment se réduit à une société mortifère en pilotage automatique. Elle devient malade autant qu'elle se perd dans des compensations consuméristes".

Nature et consommation touristique

Dans la société du tout-consommable, comment parler des forêts naturelles sans pousser à leur consommation ? Et saurons-nous aborder autrement ces espaces que par le tourisme ? Consommer la nature n'est pas la contempler. On ne peut s'éveiller à la nature si l'on y recherche uniquement la compensation d'un déséquilibre d'existence ou d'un malaise de société. En important nos comportements conditionnés dans la nature sauvage, notre fréquentation dissout l'ambiance initiale des lieux qui n'ont alors plus le pouvoir de susciter les sentiments qu'on peut y éprouver. Mon engagement est donc de parler autrement de ces lieux pour éviter leur surfréquentation par des visiteurs qui recherchent uniquement le divertissement en contrecoup de leur quotidien.

Nature et compensation

Je ne me pose pas la question de la décroissance, mais plutôt celle d'épurer notre consommation de tous les besoins de compensation qui nous écartent de nos aspirations fondamentales vers l'intime, l'authentique, l'inspiration... En vivant dans le mental, sur nos ordinateurs, il n'y a plus de place pour la rencontre entre l'intime et l'universel. Nous ne sommes plus en contact dans nos actes avec notre intériorité, sauf peut-être l'artiste ou l'artisan qui peuvent donner une dimension poétique à leur œuvre. Le monde du travail, l'urbanisme, les galeries marchandes, les cultures céréalières... deviennent des espaces morts en intimité, et au-delà de l'espace privé (famille, jardin, amis...), la nature sauvage devient l'ultime espace extérieur de l'intime par delà l'hégémonie de l'artificiel.

Ne fréquenter la nature qu'en touriste, ou pour compenser nos vies stressantes, en évitant une rencontre plus sensible avec elle, peut être un réflexe instinctif, pour éviter de réveiller un trop plein de vie inconnue, et des émotions que l'on ne saurait pas traiter. Notre inconscient nous permet de vivre uniquement ce que nous sommes capables d'intégrer, et l'on régule notre sensibilité en fonction de cela. On sent bien (consciemment ou non) que la nature peut nous ressourcer et nous changer en profondeur, mais le retour vers la société risque d'être brutal, car en changeant notre vision du monde et nous-mêmes, il accentue notre exil. Cela demande du courage d'aborder les sentiments de nature. C'est un véritable apprentissage. Ce sera le courage du contemplatif.